

Les cultures des extrémités septentrionale et occidentale du bloc thrace sont analysées dans le chapitre IV.

La culture d'Otomani, qui s'est développée dans le nord-ouest de la Roumanie, le nord-est de la Hongrie et le sud-est de la Slovaquie, atteste par ses principaux éléments culturels un niveau élevé de développement par rapport au niveau général de la période moyenne du bronze dans le sud-est de l'Europe. En se fondant sur les observations stratigraphiques, l'auteur a proposé pour la culture d'Otomani le schéma chronologique suivant : phase I (Reinecke Bz. A) ; phase II (Reinecke Bz. B) ; interphase II/III (Reinecke Bz. C) ; phase III (Reinecke Bz. D). Dans l'interphase II/III se fait sentir la pression, de l'ouest, des représentants de la culture à tombes tumulaires. En conséquence, certains établissements sont abandonnées et des groupes massifs de populations Otomani pénètrent dans les aires des cultures de Pecica et de Wietenberg. En ce qui concerne la dernière phase de la culture d'Otomani, la plupart des chercheurs considèrent que celle-ci disparaît avant la fin de l'âge du bronze.

La culture de Suciul de Sus, qui se développe au long de trois phases d'évolution dans le nord-ouest de la Roumanie, le nord-est de la Hongrie, l'Ukraine transcarpatique et le sud-est de la Slovaquie, est individualisée comme une culture distincte. Elle apparaît au cours du bronze moyen et sa dernière phase contribue au phénomène de hallstattisation.

La dernière partie de l'ouvrage traite de l'activité métallurgique à la fin de l'âge du bronze. Le progrès remarquable réalisé alors dans ce domaine (Reinecke Bz. D) peut être constaté surtout en Transylvanie, où se constitue le groupe dénommé Uriul-Domănești. Les nombreux dépôts découverts (87 jusqu'en 1971) ont été assignés pour la plupart à la troisième phase de la culture de Wietenberg.

Au stade actuel des recherches, on remarque l'absence presque totale de dépôts de bronze dans le Banat, région habitée durant la période tardive de l'âge du bronze par les populations des cultures de Cruceni-Belegiš et de Žuto Brdo.

La situation est la même dans l'aire de la culture de Girda Marc établie sur les deux rives du Danube en aval des Portes de Fer.

Dans les zones septentrionales de la Munténie et de l'Olténie on a découvert des haches à douille de type transylvain. Dans le sud de la Munténie et de l'Olténie, le nord de la Bulgarie et dans la région située entre les Carpates Orientales et le Dniepr, la variante orientale de la hache à douille de type transylvain (Oinac) connaît une diffusion remarquable. Dans ces mêmes régions, on constate la présence de pièces méridionales (haches doubles à l'orifice d'emmanchement prolongé par des bords proéminents — le type Benguci), qui, à côté de celles de caractère transylvain ou oriental, attestent une large circulation d'éléments culturels durant la période tardive de l'âge du bronze, autant dans la direction nord-sud que vice versa.

A la réussite de l'ouvrage de Sebastian Morintz ont contribué assurément les cartes en grand nombre, une illustration abondante (malheureusement au-dessous des exigences actuelles en ce qui concerne les photographies), ainsi qu'un index sélectif des noms et des trouvailles, clairement et judicieusement élaboré.

L'étude de synthèse consacrée aux périodes moyenne et tardive de l'âge du bronze par Sebastian Morintz se situe d'ores et déjà parmi les ouvrages fondamentaux de l'archéologie roumaine. Elle représente aujourd'hui la documentation archéologique la plus complète dont nous disposons sur l'histoire des Thraces anciens. Soulignons que la parution de ce volume impose plus que jamais la réalisation d'une étude sur la période ancienne de l'âge du bronze dans l'espace carpato-balkanique (période moins bien connue même que l'étape antérieure de transition du néolithique à l'âge du bronze), afin que les spécialistes puissent avoir un coup d'œil général et unitaire sur toute cette époque de l'histoire.

Alexandru Oancea

Atlas of classical Archaeology edited by M. I. Finley. London, Chatto & Windus. 256 p. in 4° — Nombreuses cartes et illustrations dans le texte et hors texte.

Dans le XXI^e tome de cette revue (1977), j'ai fait paraître un bref compte rendu de la *Princeton Encyclopaedia of Classical Sites*, publiée par la Princeton University Press sous la direction de Richard Stillwell, en attirant l'attention du lecteur sur les buts et les principaux caractères de cette importante entreprise érudite, basée sur l'apport d'un très grand nombre de collaborateurs et offrant des informations copieuses sur environ 3000 localités du monde ancien.

L'*Atlas* dont je me plais à signaler aujourd'hui l'apparition, conçu et dirigé par M. I. Finley et publié dans des conditions absolument exceptionnelles par la Rainbird Reference Books Ltd. pour le compte des éditions Chatto & Windus, répond à des buts différents et présente des tout autres particularités. Tout d'abord, il ne s'agit pas d'un dictionnaire au sens propre du mot, contenant par ordre alphabétique la totalité des sites attestés du monde gréco-romain, telle l'*Encyclopédie* de Princeton, mais, comme son titre l'indique, une suite de tableaux évocateurs embrassant l'ensemble de l'oïkoumène, depuis la Péninsule Ibérique aux frontières des satrapies orientales et de la Crimée à Cyrène. Ensuite, la charge de tracer ces fresques géographico-historiques est confiée à un nombre relativement restreint de collaborateurs, chacun responsable d'une seule des contrées choisies pour être présentées, à l'exception de Paul Mc Kendrick, qui signe à la fois les chapitres consacrés à la Provence et à la Péninsule Ibérique. Enfin, comme je l'ai déjà noté de passage, l'abondance et l'excellence de l'illustration dépasse de loin non

seulement l'effort fourni dans cette direction par la Princeton University Press (dont l'Encyclopédie n'est pratiquement agrémentée que par une vingtaine de cartes), mais même ce que d'autres somptueux ouvrages d'archéologie et d'histoire de l'antiquité ont pu nous offrir à ce jour.

Compte tenu de la vastité de la matière, le nombre des collaborateurs de l'*Atlas* est plutôt restreint : une douzaine à peine, si je ne m'abuse, y compris l'éditeur, M. I. Finley, qui en plus d'une introduction faisant connaître les buts et les limites de l'ouvrage, signe également les pages consacrées à la Sicile, à laquelle, dès 1968, il avait voué un volume substantiel où il retraçait l'histoire de l'île depuis les plus anciens vestiges jusqu'à la conquête arabe.

Si l'attention témoignée par les différents auteurs aux territoires qui leur ont échu est en quelque sorte égale, en ce sens que pour en parler ils ont eu à leur disposition un nombre de pages proportionné au nombre et à l'importance des sites décrits, il était normal que la place faite à la Bretagne romaine fût plus considérable, compte tenu du public auquel l'*Atlas* est principalement destiné. C'est ce qu'ont bien compris l'éditeur et l'auteur de cette première section du livre, A. L. Rivet, qui, s'il accorde au mur d'Hadrien l'importance qui lui est due, ne se fait pas faute de parler en même temps de Londres, de Silchester, de St. Albans, de Colchester, de Chedworth et d'York. La présentation de la frontière Rhin-Danube, de Trier à Carnuntum, est confiée à J. J. Wilkes, qui est également l'auteur de l'importante section Illyricum-

Mésie-Dacie (au demeurant réduite à la description de Salona, de Sirmium, d'Ulpia Traiana et d'Adamklisi). Comme il m'est déjà arrivé de le dire, la tâche de parler de la Provence et de la Péninsule Ibérique est échuë à Paul Mc Kendrick. Si la première y trouve son compte, avec six villes évoquées de la manière la plus suggestive, d'Arles à Ensérune, en passant par Nîmes, Orange, Vaison-La-Romaine et Glanum, on peut estimer que la Péninsule Ibérique a tant soit peu été sacrifiée, dont on ne nous fait connaître qu'Ampurias et Mérida.

L'Afrique du Nord jouit d'un meilleur traitement, avec de courtes notices consacrées à Carthage, Dougga, Volubilis, Constantine et Djemila, Timgad, Lambèse, Leptis et Cyrène, toutes écrites par C. R. Whittaker. De la Sicile, présentée, comme je l'ai déjà dit, par M. I. Finley, on nous fait connaître Syracuse, Mégara Hyblaea, Selinonte, Agrigente, Himère, Ségeste, Eryx, Motye et Piazza Armerina. Le choix paraît judicieux, encore que Taormine, pour ne citer que cet exemple, n'aurait pas déparé dans ce cadre prestigieux. Les difficultés ne font que croître, quand de la Sicile on passe à l'Italie péninsulaire (G. D. B. Jones) et de celle-ci à la Grèce continentale et insulaire (Robert M. Cook). Onze sites dans le premier cas, dix-huit dans le second, réussissent cependant à nous donner une image d'ensemble de ces terres privilégiées, dans ce qu'elles ont d'unique en fait de monuments et de paysages.

L'Ile de Chypre est présentée par Vassos Karageorghis, dont l'intérêt se fixe sur Kition, Salamine et Vieux-Paphos ; l'Asie Mineure par Michael Crawford, qui s'attarde sur Smyrne, Milet et Didymes, Xanthos et le Létoon, Pergame, Priène, Nemroud Dâgh, Aphrodisias, Ephèse, Perge, Aspendos et Sidé. Partout à ces endroits les groupes de ruines qu'on

offre à la curiosité du lecteur sont de toute première importance et la manière de les lui présenter emprunte à la science des auteurs autant qu'à leur goût et à leur talent. On doit en dire autant des deux dernières sections de l'*Atlas* — Syrie-Palestine et terres situées à l'Est de Palmyre — confiées à la compétence de Glen W. Bowersock, qui a su opérer un choix judicieux parmi les villes et les forteresses sises entre la Méditerranée et l'Euphrate ; Antioche, Jérash, Césarée, Jérusalem, Masada, Petra, Baalbek, Palmyre, Doura, Hatra et Ai-Khanoum. Pour clore cette énumération, un peu fastidieuse, on me permettra d'ajouter que la section consacrée à la mer Noire est l'œuvre du signataire de ces lignes et qu'à demande de l'éditeur il a brièvement mis en lumière les particularités des villes du Pont Euxin dans l'ensemble du monde colonial grec, en s'attardant, à titre d'exemples, sur Olbia et la Crimée, d'une part, sur Callatis et Istros de l'autre.

Cinq appendices d'une indiscutable utilité facilitent la consultation de l'ouvrage, en mettant à la disposition du lecteur — en même temps qu'un aperçu chronologique du monde ancien — une liste des empereurs romains, un glossaire des termes techniques grecs et latins employés dans les textes, un tableau des principaux types de vases grecs et un autre des styles architecturaux classiques, fait pour familiariser les profanes avec les éléments traditionnels de tout temple dorique, ionique ou corinthien : chapiteaux, bases et entablatures.

Je ne saurais clore cette courte présentation sans souligner une fois de plus le haut niveau des textes, la qualité de l'illustration et, en général, la conception d'ensemble d'une publication qui ne manquera sans doute pas de rencontrer de la part du public l'accueil le plus favorable.

D. M. Pippidi

SCUOLA NORMALE SUPERIORE DI PISA — ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME : *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche* diretta da G. NENCI e G. VALLET. I. *Opere di carattere generale (1537—1975)* a cura di G. PANESSA. Pisa-Roma, 1977. XXXI—376 p. in 8°.

Personne n'ignore l'essor exceptionnel pris au cours des dernières décennies par l'étude de la colonisation grecque en Italie du Sud, en Sicile et dans les îles de la mer Tyrrhénienne. De Métaponte à Aléria, en passant par Sybaris, Tarente et Vélie — sans oublier Gela et Mégara Hyblaea — les travaux consacrés à ces sites fameux entre tous ne se comptent plus, qu'il s'agisse de rapports de fouille, de recherches sur les structures socio-politiques des différents *apoikiai* ou de leur impact sur les ethnies indigènes au milieu desquelles les Grecs ont progressivement réussi à s'installer.

La plupart de ces travaux, dont les résultats ont au cours des années stimulé et relancé les débats devenus traditionnels des *Convegni* de Tarente sont issus de ceux centres de recherche également fameux : l'École Française de Rome (patronne du Centre « Jean Bérard » de Naples) et la Società Magna Grecia, auxquelles il convient d'ajouter l'École Normale Supérieure de Pise, où, depuis nombre d'années, sous l'impulsion de Giuseppe Nenci et avec la collaboration de savants recrutés un peu partout dans le monde, n'a cessé de s'épanouir l'intérêt pour le phénomène singulier qu'est dans l'histoire du monde ancien la grande colonisation grecque.

Si, à ma connaissance, la « Normale Superiore » ne s'est jamais laissé entraîner dans des investigations de terrain, elle a par contre puissamment favorisé les recherches « de cabinet » sur l'ensemble des problèmes liés à la colonisation en Méditerranée, en Adriatique et même, dirais-je volontiers, dans la mer Noire, dans la mesure où toute une série de séminaires sur les *apoikiai* de l'Euxin, dirigés par le signataire de ces lignes dans le cadre incomparable du Palais des Chevaliers et avec la participation d'un auditoire de choix — chaque

fois suivis de discussions animées — auront contribué à rendre clairs aux yeux des présents à la fois des éléments communs et les traits distinctifs de deux phénomènes historiques aussi notables que l'implantation hellène dans la Grande Grèce et dans l'espace istro-pontique.

S'attarder sur les travaux aussi nombreux que variés issus de ces discussions fécondes, pour la plupart publiés dans les pages des *Annali*, nous menerait sans doute loin. Aussi préférè-je tourner mon attention sur la plus récente initiative de l'École Normale, l'élaboration, en collaboration avec l'École Française de Rome, d'une Bibliographie topographique de la colonisation grecque en Sicile et dans les îles de mer Tyrrhénienne. Cette importante entreprise scientifique, qui devrait comprendre une douzaine de livraisons et s'étendre sur un nombre au moins égal d'années, débute par un volume consacré aux oeuvres de caractère général concernant le sujet, depuis les plus anciennes, qui remontent au XVI^e siècle, jusqu'à nos jours (l'année 1975 étant la dernière incluse dans le dépouillement). L'auteur, Giangiacomo Panessa, a conçu son sujet de la manière la plus large possible, en ce sens qu'il n'a rien omis des contributions touchant de près ou de loin non seulement aux cités grecques fondées dans l'aire géographique étudiée, mais aussi à l'histoire et à la culture des peuplades indigènes engagées dans ce processus bilatéral (y compris les habitants de certaines zones n'ayant pas subi directement l'influence des grandes expéditions coloniales des VIII^e — VII^e siècles).

Soit dit également que l'auteur a poussé le scrupule d'exactitude jusqu'à enregistrer plus d'une fois certains ouvrages parus hors d'Italie non seulement dans leur version